

La convivialité

Fiche de lecture

Dheps Acteurs Sociaux, promotion 9

Anthony Brault
Mai 2016

Auteur : Ivan Illich
Éditeur : Seuil

Table des matières

Présentation du livre.....	2
En quelques mots.....	2
Ce qu'est la convivialité.....	2
Structure du livre.....	2
Commentaires.....	3
Pourquoi ce livre ?.....	3
Ce que ce livre m'apporte.....	3
A l'appui de ma recherche.....	4
<i>Préciser le fond idéologique de ma recherche.....</i>	<i>4</i>
<i>Justifier le renversement des institutions.....</i>	<i>5</i>
<i>Qualifier mes outils au filtre de la convivialité.....</i>	<i>5</i>
Annexe : citations et passages du livre.....	6
Introduction.....	6
1- Deux seuils de mutation.....	6
2- La reconstruction conviviale.....	7
<i>Du mode industriel de production.....</i>	<i>7</i>
<i>Exemples : transport et logement.....</i>	<i>8</i>
3- L'équilibre.....	8
<i>Le monopole radical.....</i>	<i>8</i>
<i>La surprogrammation (ndlr : le « trop d'éducation »).....</i>	<i>9</i>
<i>La polarisation (ndlr : renforcement des inégalités).....</i>	<i>9</i>
<i>L'usure (l'obsolescence).....</i>	<i>10</i>
<i>L'insatisfaction.....</i>	<i>10</i>
4- Les trois obstacles à l'inversion politique.....	10
<i>La démythologisation de la science.....</i>	<i>10</i>
<i>La redécouverte du langage.....</i>	<i>11</i>
<i>Le recouvrement du Droit.....</i>	<i>11</i>
5- L'inversion politique.....	11

Présentation du livre

En quelques mots

Ce livre a été publié en 1973 à New York en anglais puis par le Seuil en français, la même année. Il succède à d'autres livres du même auteur et en fait la synthèse.

Extrait du quatrième de couverture : « Ivan Illich continue ici sa critique de la société industrielle. En même temps il l'amplifie et la radicalise. Il ne vise plus une institution particulière (l'école, la santé, les transports), mais l'organisation globale. Il dénonce la servitude née du mode industriel de production, le gigantisme des outils, le culte de la croissance indéfinie. »

« Ivan Illich, né en 1926 en Autriche et mort en 2002 en Allemagne, est un penseur de l'écologie politique et une figure importante de la critique de la société industrielle ». (Wikipédia)

Ce qu'est la convivialité

Les institutions ont franchi un premier seuil de mutation lorsqu'elles ont rationalisé et quantifié leur rôle dans la société. Ce premier seuil a été franchi au début du XXème siècle. Cette mutation a engendré des problèmes sociaux que les institutions ne savent pas résoudre. Devenues contre-productive, grand concept d'Illich, elles ont alors franchi un second seuil de mutation, que l'on peut situer, selon les institutions, dans la seconde moitié du XXème siècle. Il prend trois exemples dans ce livre : l'école, la santé et les transports.

Ce second seuil franchi, le rôle de ces institutions devient de prévenir l'humanité des maux qu'elles ont elles-même engendrée, ôtant alors l'autonomie des humains et les soumettant à leur monopole radical, c'est-à-dire leur interdisant de vivre autrement que sous leur contrôle, avec leurs normes, et leur vision du monde : il ne s'agit plus de vivre bien, mais de vivre mieux. Cette recherche du mieux-vivre détruit la convivialité, car elle pousse chacun à vivre aux dépens des autres, sur le dos des autres.

Ce livre analyse d'abord les écueils de notre société industrielle mondialisée, ce que pourrait être une société post-industrielle qu'il nomme conviviale, les moyens d'y parvenir et les obstacles à franchir, et conclue sur la crise qui attend l'humanité et le choix qui s'offrira alors à elle.

Interdits de vivre autrement que sous la coupe de ces institutions, l'humanité s'est piégée et risque l'extinction de son espèce, à moins d'arriver à sortir du monopole du mode de production industrielle.

Structure du livre

Le livre est divisé en cinq parties de longueurs inégales. Une première partie, courte, présente son hypothèse : les institutions sont devenues contre-productives en franchissant deux seuils de mutation, et risquent d'amener à l'extinction de l'espèce humaine, si l'humanité n'est pas capable de sortir du mode industriel de production à l'oeuvre dans toutes ces institutions.

Une deuxième partie, la plus longue, présente La reconstruction conviviale. Il explicite dans cette partie les dégâts causés par le mode industriel de production, et par opposition, présente ce que serait une société conviviale et des outils conviviaux. Il présente également les effets d'une transition d'une société industrielle à une société conviviale, qui n'éliminerait pas le mode industriel de production mais tâcherait de lui enlever son monopole, permettant ainsi aux outils conviviaux de se déployer, à côté de la production industrielle.

Une troisième partie, L'équilibre, aussi longue que la deuxième, une cinquantaine de pages, décortique cinq menaces portées à la population de la planète par le développement industriel

avancé : la dégradation de l'environnement, le monopole radical, la surprogrammation, la polarisation et l'usure, créant ensemble l'insatisfaction. Il présente, pour chacune de ces menaces, la nécessité de trouver un équilibre entre le bien-être recherché par l'humanité, l'équité dans cet accès au bien-être, et la capacité de la Terre à offrir un environnement vivable pour l'espèce humaine.

Une quatrième partie, les trois obstacles à l'inversion politique, synthétise et explicite ce qui empêche de parvenir à ces équilibres, vitaux pour le maintien de la vie humaine sur Terre : la croyance dans la science, produisant du meilleur savoir, nous amène à abandonner l'idée de fixer des limites à la croissance, notre langage, qui nous pousse à avoir plutôt qu'à être : même dans l'opposition à ce mode industriel de production, nous souhaitons nous approprier des pans de la société et non nous en libérer, nous en émanciper, ce langage fait de nous les esclaves de nos outils, et enfin le rapport au droit, au service du mode industriel de production, et qui nous empêche de construire des procédures permettant le contrôle de nos outils et donc de nos modes de vie.

Une dernière partie, l'inversion politique, présente sa vision de ce qui devrait arriver : à savoir une crise globale et mondiale de la productivité industrielle et, selon la capacité de l'humanité à mettre en œuvre des procédures contradictoires politiques et juridiques pour arbitrer la mise-en-place de limitations à nos modes de vie, la venue soudaine d'une nouvelle éthique pour l'humanité, celle d'une austérité joyeuse ou bien le despotisme technobureaucratique.

Commentaires

Pourquoi ce livre ?

Ce livre a été écrit il y a plus de quarante ans. Il m'avait bouleversé quand une prof de l'IUT Carrières Sociales me recommande de le lire, en vue de mon mémoire d'IUT, ayant comme thème la remise en cause de la valeur travail. J'en avais depuis oublié le contenu mais son empreinte est restée présente. Je l'ai d'ailleurs en trois exemplaires chez moi, le rachetant quand je tombe dessus chez des bouquinistes, oubliant que je l'ai déjà racheté quelques années plus tôt.

Pourquoi le relire ? Je ne sais pas bien. Une intuition. Celle du fond de ma recherche. Il me semble avoir trouvé le « comment » de ma recherche avec la socianalyse. J'ai ici le pourquoi, son explication théorique : pourquoi et avec quelles finalités transformer quoi que ce soit dans notre société ?

J'ai ici la ligne politique et philosophique que je cherche : je ne suis pas plus anti-capitaliste qu'anti-syndicaliste, pas moins non plus. C'est difficile, vu le microcosme de gauche auquel j'appartiens, d'oser présenter cette opinion. Je ne vote pas ou peu ou à contrecœur. Parce que la gauche comme la droite défend aussi fermement le mode industriel de production, tous les partis promettent plus à leur électorat, et tous nous précipitent vers l'extinction de l'espèce humaine.

La décroissance elle-aussi est entraîné dans ce mode industriel, elle souhaite moins mais mieux. N'importe quoi. Il faut abandonner le mieux. Désirer la pauvreté. Que je me sens seul. Et incohérent, à écrire ça au chômage, droit obtenu par les syndicats, dans une formation, rattachée à l'université, sur un ordinateur portable, nec plus ultra de la technologie.

Et bien ce livre éclaire très bien ces incohérences qui n'en sont pas : nous n'avons pas le choix que de vivre comme elles nous l'imposent, qu'Illich appelle monopole radical, ce qui ne signifie pas qu'il n'y ait rien à faire, ni que les incohérences que nous vivons trahissent notre adhésion à ce mode de vie.

Ce que ce livre m'apporte

Tout d'abord, il m'éclaire sur les liens, et la critique, à porter entre des institutions à priori non-relées : la santé, les transports, l'éducation, le travail, le logement... En apportant une grille de lecture sur l'évolution de ces institutions, ce livre me permet de saisir la radicalité de ma critique : il

s'agit d'un mode de production industriel que l'on retrouve effectivement dans des endroits où je ne lisais pas comme ça, notamment l'école et le logement.

Cette critique me permet de comprendre pourquoi ces institutions sont mes ennemies et pourquoi je suis persuadé que leurs dirigeants cherchent à créer un monde meilleur. Ce livre me permet de comprendre en quoi nous sommes tous porteurs de cette idéologie, et non seulement nos dirigeants. En l'état, remplacer nos gouvernements libéraux par des gouvernements d'extrême-gauche, même citoyens nous précipiteraient tout autant dans le mur. Ce mur, qu'Illich ose nommer, et qu'il m'est difficile d'en faire autant !, c'est bel et bien l'extinction de notre espèce.

Ce livre me permet donc de prendre mes distances avec la gauche en général, et les syndicats en particulier. Ce n'est pas tant que je n'aime pas leurs pratiques, mais je trouve leur idéologie semblable, du point de vue de la convivialité, au néo-libéralisme qu'ils accusent de tous les maux que nous vivons. Comme c'est bon de lire une critique aussi radicale, simple et logique des syndicats ! Il me permet aussi de faire la part des choses du côté de la décroissance : je n'approuve pas le côté « simplicité volontaire », ce mode de vie naturel, rural, végétarien, bienveillant, manuel, et j'en passe. Pas simple, dans ces mouvements, de s'assumer urbain, viandard, intello, conflictuel, et j'en passe aussi.

Ce livre me permet donc de me situer politiquement. Comme la pièce du puzzle qui me manquait : je suis de gauche, mais pas productiviste, anarchiste, mais pas contre le principe d'institution (ce qui reviendrait pour moi à être nihiliste, ce qui ne me convient éthiquement pas), écologiste, mais pas pour le retour à la terre. Humaniste, mais contre les progrès technologiques, même médicaux. Je souhaite, pour le bien de l'humanité, laisser crever les vieux et les malades incurables, empêcher les pauvres des pays riches d'aller envahir les pays pauvres pour leurs loisirs, limiter les naissances, contrer les désirs d'autonomie des zadistes pour créer de l'interdépendance... Et voilà que tout ceci s'inscrit dans une approche politique et philosophique : la convivialité ! Ce mot risque donc de se retrouver dans le titre de mon mémoire.

Ceci dit, je ne suis pas philosophe, ni futurologue. Je vais utiliser ce livre comme un outil, c'est d'ailleurs l'invitation de l'auteur, pour travailler ma recherche, à savoir (au jour d'aujourd'hui) l'art et la manière de proposer des outils conviviaux de transformation de nos institutions, à travers des dispositifs de formation d'adulte à la dimension éducation populaire de leurs pratiques professionnelles ou amateurs.

A l'appui de ma recherche

Préciser le fond idéologique de ma recherche

Pourquoi passer trois ans à écrire des trucs sur mon nombril ? Quel part d'auto-satisfaction dans ce travail ? Je veux aller où avec mon trip de transformation des institutions ? Au nom de quoi ? Comment faire lien entre mes préoccupations pédagogiques et ma « croyance » dans l'effondrement proche de nos sociétés modernes ?

Je vais sans doute faire une fiche de lecture du livre, très récent, intitulé « comment tout peut s'effondrer », qui me semble la suite du travail entamé par ce livre, quarante ans plus tard. Voici d'ailleurs ce qu'Illich attend de la recherche :

« A l'heure actuelle, la recherche scientifique s'oriente massivement vers cette réduction de l'homme (ndlr : à être devenu matière première pour la méga-machine), à travers la poursuite de deux objectifs : d'une part assurer l'avancée technologique qui permette de mieux produire de meilleurs produits, de l'autre appliquer l'analyse des systèmes à la manipulation de la survie de l'espèce humaine afin de mieux préserver sa consommation. Pour permettre à l'homme de s'épanouir, la recherche future doit aller dans un sens radicalement opposé, elle doit aller à la racine du mal. Donnons-lui le nom de *recherche radicale*. La recherche radicale poursuit aussi deux objectifs : d'une part fournir les critères qui permettent de déterminer quand un outil atteint un seuil

de nocivité ; de l'autre inventer des outils qui optimisent l'équilibre de la vie, et donc maximisent la liberté de chacun ». p. 116

Justifier le renversement des institutions

Illich en appelle clairement au renversement de nos institutions : « je crois qu'il faut *inverser* radicalement les institutions industrielles, *reconstruire* la société de fond en comble ». p. 27 Je trouve donc ici une démonstration de la nécessité de transformer nos institutions, et de sa faisabilité. Voici un exemple qu'il donne au début de l'ouvrage :

« En 1968, le collège de médecine de Changai a dû se rendre à l'évidence : « Nous produisons de soi-disant médecins de première classe... qui ignorent l'existence de cinq cents millions de paysans et servent seulement les minorités urbaines... Ils engagent de grands frais de laboratoire pour des examens de routine..., prescrivent sans nécessité d'énormes quantités d'antibiotiques... et, en l'absence d'hôpitaux et de laboratoires, se trouvent réduits à expliquer les mécanismes de la maladie à des gens pour qui ils ne peuvent rien et à qui cette explication n'apporte rien. » Cette prise de conscience, en Chine, a conduit à une inversion de l'institution. En 1971, rapporte le même Collège, un million de travailleurs de la santé ont atteint un niveau acceptable de compétence. Ces travailleurs sont des paysans. Pendant la saison creuse, ils suivent des cours accélérés [...]. Après cette première formation, ces *médecins aux pieds nus* conservent leur travail antérieur, mais s'en absentent si nécessaire pour s'occuper de leurs camarades. Voici ce dont ils sont responsables : l'hygiène du milieu de vie et de travail, l'éducation sanitaire, les vaccinations, les premiers soins, la surveillance des convalescents, les accouchements, le contrôle des naissances et les méthodes d'avortement. Dix ans après que la médecine occidentale eut franchi le second seuil, la Chine entreprenait de former un travailleur de santé compétent pour chaque centaine de citoyens. Son exemple prouve qu'il est possible d'inverser d'un coup le fonctionnement d'une institution dominante. » p. 20-21

N'ayant pas (encore) la main sur l'école ou la santé, je peux toutefois m'appuyer sur mes compétences à transformer des fonctionnements associatifs ou collectifs vers plus de convivialité, et m'appuyer pour se faire, sur les outils de la socianalyse, conçus explicitement dans le but de donner des nouvelles formes sociales aux forces sociales en présence.

« Si nous ne nous mettons pas d'accord sur une procédure efficace, durable et conviviale, afin de contrôler les outils sociaux, l'inversion de la structure institutionnelle existante ne pourra être ni amorcée ni surtout maintenue. Il se trouvera toujours des cadres supérieurs pour vouloir augmenter la productivité de l'institution, et des tribuns pour promettre la lune aux foules avides ». p. 135

Qualifier mes outils au filtre de la convivialité

Illich avance aussi dans ce livre une définition de ce que sont des outils conviviaux, cette définition me servira pour passer mes outils et mes dispositifs de formation au crible de la philosophie politique de la convivialité. Et j'ai l'intuition que cette démarche me permettra d'éclairer l'intérêt ou non d'utiliser, de former à des outils ou à d'autres, d'éclairer ce rapport à l'outil que beaucoup de formateurs issus de l'éducation populaire, sentent foireuses à plus d'un titre.

« L'outil juste répond à trois exigences : il est générateur d'efficacité sans dégrader l'autonomie personnelle, il ne suscite ni esclaves ni maîtres, il élargit le rayon d'action personnel. L'homme a besoin d'un outil *avec lequel travailler*, non d'un outillage qui *travaille à sa place*. » p.27

« L'outil est convivial dans la mesure où chacun peut l'utiliser, sans difficulté, aussi souvent ou aussi rarement qu'il le désire, à des fins qu'il détermine lui-même. L'usage que chacun en fait n'empiète pas sur la liberté d'autrui d'en faire autant. Personne n'a besoin d'un diplôme pour avoir le droit de s'en servir ; on peut le prendre ou non. Entre l'homme et le monde, il est conducteur de sens, traducteur d'intentionnalité ». p. 45

Annexe : citations et passages du livre

C'est sans doute du zèle, je ne me servirai sans doute pas du dixième des citations collectionnées ici mais je profite de mon Dheps pour construire un résumé des livres essentiels pour moi à partir de citations tirées du livre en question. Je pense que ce travail me permet à la fois d'assimiler le contenu du livre mais aussi de me construire des outils de transmission de pensées complexes comme celle d'Illich, visionnaire puissant et lucide sur les limites des partis socialistes, des syndicats, des minorités organisées, des mouvements décroissants, entre autres tout en proposant clairement une ligne tout à la fois politique, humaniste et écologique de transformation sociale. Je reprends ici les titres et reste fidèle au sommaire du livre.

Introduction

« Au stade avancé de la production de masse, une société produit sa propre destruction. La nature est dénaturée. L'homme déraciné, castré dans sa créativité, est verrouillé dans sa capsule individuelle. [...] la dégradation de la nature, la destruction des liens sociaux, la désintégration de l'homme ne pourront jamais servir le peuple. » p. 11

« Nous sommes tellement déformés par les habitudes industrielles que nous n'osons plus envisager le champ des possibles ; pour nous, renoncer à la production de masse, cela veut dire retourner aux chaînes du passé, ou reprendre l'utopie du bon sauvage. [...] J'appelle société conviviale une société où l'outil moderne est au service de la personne intégrée à la collectivité, et non au service d'un corps de spécialistes. Conviviale est la société où l'homme contrôle l'outil. » p.13

« J'entends par *convivialité* l'inverse de la productivité industrielle. *La convivialité est la liberté individuelle réalisée dans la relation de production au sein d'une société dotée d'outils efficaces.* [...] aucune hypertrophie de la productivité ne parviendra jamais à satisfaire les besoins créés et multipliés à l'envie ». p.28

« L'homme qui trouve sa joie et son équilibre dans l'emploi de l'outil convivial, je l'appelle austère. Il connaît ce que l'espagnol nomme la *convivencialidad*, il vit ce que l'allemand décrit comme la *Mitmenschlichkeit*. Car l'austérité n'a pas vertu d'isolation ou de clôture sur soi. Pour Aristote comme pour Thomas d'Aquin, elle est ce qui fonde l'amitié. [...] L'austérité fait partie d'une vertu plus fragile qui la dépasse et l'englobe : c'est *la joie, l'eutrapelia, l'amitié* ». p.14-15

1- Deux seuils de mutation

« Dans un premier temps, on applique un nouveau savoir à la solution d'un problème clairement défini et des critères scientifiques permettent de mesurer le gain d'efficacité obtenu. Mais, dans un deuxième temps, le progrès réalisé devient un moyen d'exploiter l'ensemble du corps social, de le mettre au service des valeurs qu'une élite spécialisée, garante de sa propre valeur, détermine et révisé sans cesse. L'éducation, les postes, l'assistance sociale, les transports et même les travaux publics ont suivi cette évolution. » p.23

« La vision que l'on a de la crise sociale actuelle est illuminée par la compréhension des deux seuils de mutation décrits ci-dessus. En une décennie, plusieurs institutions ont sauté gaillardement le second seuil. L'école n'est plus un bon outil d'éducation, ni la voiture un bon outil de transport, ni la chaîne de montage un mode acceptable de production. L'école produit des cancrés et la vitesse dévore le temps ». p. 24

« En rendant le développement de la productivité obligatoire et systématique, notre

génération menace l'humanité dans sa survie. Pour traduire dans la pratique la possibilité théorique d'un mode de vie post-industriel et convivial, il nous faut repérer les seuils à partir desquels l'institution produit de la frustration, et les limites à partir desquelles l'outillage exerce un effet destructeur sur la société dans son entier ». p. 71

2- La reconstruction conviviale

« Les symptômes d'une crise planétaire qui va s'accéléralent sont manifestes. On a de tous côtés cherché le pourquoi. J'avance pour ma part l'explication suivante : la crise s'enracine dans l'échec de l'entreprise moderne, à savoir la substitution de la machine à l'homme. Le grand projet s'est métamorphosé en un implacable procès d'asservissement du producteur et d'intoxication du consommateur. La relation de l'homme à l'outil est devenue une relation de l'outil à l'homme. Ici, il faut savoir reconnaître l'échec. » p.26

« Une société qui définit le bien comme la satisfaction maximale du plus grand nombre de gens par la plus grande consommation de biens et de services industriels mutile de façon intolérable l'autonomie de la personne. Une solution politique de rechange à cet utilitarisme définirait le bien par la capacité de chacun de façonner l'image de son propre avenir. » p.31

Du mode industriel de production

« Dès l'époque de Bacon, les Européens commencèrent à effectuer des opérations relevant d'un nouvel état d'esprit : gagner du temps, rétrécir l'espace, accroître l'énergie, multiplier les biens, jeter par dessus bord les normes naturelles, prolonger la durée de vie, remplacer les organismes vivants par des mécanismes qui les simulent ou amplifient une fonction particulière. De tels impératifs sont devenus des dogmes de la science et de la technique dans nos sociétés, ils n'ont valeur d'axiome que parce qu'ils ne sont pas soumis à l'analyse ». p.57

« Le planificateur socialiste rivalise avec le chantre de la libre-entreprise, pour démontrer que ses principes assurent à une société le maximum de productivité. La politique économique socialiste se définit bien souvent par le souci d'accroître la productivité industrielle de tout pays socialiste. [...] L'interprétation exclusivement industrielle du socialisme permet aux communistes et aux capitalistes de parler le même langage, de mesurer de semblable façon le degré de développement atteint par une société ». p. 49

« La science et la technique étayent le mode industriel de production et imposent de ce fait la mise au rancart de tout outillage spécifiquement lié à un travail autonome et créateur. Un tel processus n'est pas contenu en germe dans les découvertes scientifiques, et ce n'est pas davantage la conséquence nécessaire de leur application. C'est le résultat d'un parti pris absolu en faveur du développement du mode industriel de production ». p.61

« Il faut choisir entre distribuer à des millions de personnes, au même moment, l'image colorée d'un pitre s'agitant sur le petit écran, ou donner à chaque groupe humain le pouvoir de produire et de distribuer ses propres programmes dans les centres vidéo. Dans la première hypothèse, la technique est mise au service de la promotion du spécialiste régie par les bureaucrates. Toujours plus de planificateurs feront des études de marché, dresseront des équilibres prévisionnels et façonneront la demande de toujours plus de gens dans un nombre croissant de secteurs. Il y aura toujours plus de choses utiles fournies à des inutiles. Mais une autre possibilité s'offre. La science peut aussi s'employer à simplifier l'outillage, à rendre chacun capable de façonner son environnement immédiat, c'est-à-dire capable de se charger de sens en chargeant le monde de signes ». p. 62

Exemples : transport et logement

« En échange d'un trajet occasionnel sur le siège capitonné d'un autobus à air conditionné, le Mexicain moyen a perdu beaucoup de sa mobilité que lui assurait l'ancien système, sans pour autant gagner en liberté. Une étude menée dans deux grands Etats typiques du Mexique – l'un désertique, l'autre montagneux et tropical – confirme ces vues. Moins de 1 % de la population, dans chacun de ces deux Etats, a parcouru en 1970 plus de vingt kilomètres en moins d'une heure. Un système de vélos et de charrette, motorisés au besoin, aurait constitué, pour 99 % de la population, une solution techniquement beaucoup plus efficace que le réseau d'autoroutes tant vanté. De tels véhicules peuvent être entretenus à relativement peu de frais, ils opéreraient sur un réseau routier fort analogue à celui de l'Empire Inca ». p. 66

« Le nouveau code de l'habitat édicte des conditions minimales qu'un travailleur qui construit sa maison sur son temps libre ne peut pas remplir. De plus, le loyer d'un logement construit industriellement dépasse le revenu total de 80 % de la population. Ce « logement décent », comme on dit, ne peut être occupé que par des gens aisés ou par ceux à qui la loi octroie une allocation de logement. Les logements qui ne satisfont pas aux normes industrielles sont décrétés dangereux et insalubres. On refuse une aide publique à l'écrasante majorité de la population, qui n'a pas les moyens d'acheter une maison, mais qui pourrait s'en construire une ». p. 68

« La prétention d'une société à fournir des logements toujours meilleurs relève de la même aberration que celles des médecins à assurer toujours plus de mieux-être, ou que celles des ingénieurs à produire toujours plus de vitesse. On se fixe dans l'abstrait des buts impossibles à atteindre, ensuite on prend les moyens pour des fins ». p. 69

« Une politique conviviale s'attacherait d'abord à définir ce qu'il est impossible d'obtenir par soi-même quand on bâtit sa maison. En conséquence, elle assurerait à chacun l'accès à un minimum d'espace, d'eau, d'éléments préfabriqués, d'outils conviviaux allant de la perceuse au monte-charge, et probablement aussi, l'accès à un minimum de crédit ». p. 70

3- L'équilibre

« La crise écologique, par exemple, est traitée superficiellement lorsqu'on ne souligne pas ceci : la mise en place de dispositifs antipolluants n'aura d'effets que si elle s'accompagne d'une diminution de la production globale. Autrement, ces mesures transfèrent nos ordures chez nos voisins, les réservent à nos enfants, ou les déversent sur le tiers-monde ». p. 73

« On voit d'ordinaire dans le surpeuplement, la surabondance et la perversion de l'outil, les trois forces qui se conjuguent pour mettre en péril l'équilibre écologique. Paul Ehrlich souligne le fait que si l'on veut honnêtement contrôler la bombe démographique et stabiliser la consommation, on s'expose à être traité « d'anti-peuple et d'anti-pauvre ». Il insiste : « des mesures impopulaires (limitant à la fois les naissances et la consommation) sont le seul espoir qu'a l'humanité d'éviter une misère sans précédent ». p. 76

Le monopole radical

« Les hommes ont la capacité innée de soigner, de reconforter, de se déplacer, d'acquérir du savoir, de construire leurs maisons et d'enterrer leurs morts. Chacun de ces pouvoirs rencontre un besoin. Les moyens de satisfaire ces besoins ne manquent pas, tant que les hommes restent dépendants de ce qu'ils peuvent faire par et pour eux-mêmes, le recours à des professionnels étant marginal. De telles activités ont une valeur d'usage, et n'ont pas été affectées de valeur d'échange. Leur exercice n'est pas considéré comme un travail. Ces satisfactions élémentaires se raréfient lorsque l'environnement social est transformé de telle sorte que ces besoins élémentaires ne peuvent plus être satisfaits hors commerce. Et un monopole radical s'établit quand les gens abandonnent

leur capacité innée de faire ce qu'ils peuvent pour eux-mêmes et pour les autres, en échange de quelque chose de « mieux » que peut seulement produire pour eux un outil dominant. [...] Si le besoin d'une défense contre le monopole radical n'est pas reconnu, celui-ci renforcera et affinera son outillage, jusqu'à entraîner un dépassement du seuil humain de résistance à l'inaction et à la passivité ». p. 84

« Dans une économie de marché, celui qui veut soigner sa grippe en restant au lit est pénalisé par un manque à gagner. Dans une société qui en appelle au « peuple » pour atteindre les objectifs de production déterminés au sommet, refuser la consommation médicale équivaut à faire profession d'immoralité publique. La défense contre le monopole radical est possible à une condition : que se dégage, au plan politique, un accord unanime sur la nécessité de mettre un terme à la croissance. Un tel consensus se situe à l'exact opposé de l'attitude qui sous-tend toutes les oppositions politiques [...] ». p. 88

La surprogrammation (ndlr : le « trop d'éducation »)

« Dans quel environnement l'enfant des villes voit-il le jour ? Dans un ensemble complexe de systèmes qui signifient une chose pour ceux qui les conçoivent, et une autre pour ceux qui les emploient. Placé au contact de milliers de systèmes, placés à leur terminaisons, l'homme des villes sait se servir du téléphone et de la télévision, mais il ne sait comment ça marche. [...] L'homme des villes est de moins en moins à l'aise pour faire sa chose à lui. Faire la cuisine, la cour ou l'amour devient matière à enseignement. [...] Les gens savent ce qu'on leur a appris, mais ils n'apprennent plus par eux-mêmes. Ils sentent qu'ils ont besoin d'être éduqués ». p. 90

« Or les hommes n'ont pas besoin de davantage d'enseignement. Ils ont besoin d'apprendre certaines choses. Il leur faut apprendre à renoncer, ce qui ne s'apprend pas à l'école, apprendre à vivre à l'intérieur de certaines limites, comme l'exige par exemple la nécessité de répondre à la question de la natalité. La survie humaine dépend de la capacité des intéressés d'apprendre vite par eux-mêmes ce qu'ils ne peuvent pas faire. Les hommes doivent apprendre à contrôler leur reproduction, leur consommation et leur usage des choses. Il est impossible d'éduquer les gens à la pauvreté volontaire, de même que la maîtrise de soi ne peut être le résultat d'une manipulation. Il est impossible d'enseigner la renonciation joyeuse et équilibrée dans un monde totalement structuré en vue de produire toujours plus et de créer l'illusion que cela coûte toujours moins cher ». p.98

La polarisation (ndlr : renforcement des inégalités)

« L'industrialisation multiplie les gens et les choses. Les sous-privilegiés croissent en nombre, tandis que les privilégiés consomment toujours plus. En conséquence, la faim grandit chez les pauvres et la peur chez les riches. Conduit par la famine et le sentiment d'impuissance, le pauvre réclame une industrialisation accélérée ; poussé par la peur et le désir de protéger son mieux-être, le riche s'engage dans une protection toujours plus rageuse et rigide. Tandis que le pouvoir se polarise, l'insatisfaction se généralise. La chance qui nous est donnée de créer pour tout le monde plus de bonheur avec moins d'abondance est relégué au point aveugle de la vision sociale ». p.101

« Une place de cadre dans une industrie de pointe, voilà le produit le plus convoité et le plus disputé de la croissance. Les autres, ceux qui courent en vain derrière, sont le plus grand nombre, ils sont répartis en une variété de classes « inférieures » : les sous-éduqués, les femmes, les homosexuels, les jeunes, les vieux, etc. Chaque jour est inventé un nouveau type d'infériorité. [...] Il importe peu de savoir à quelles fins spécifiques les minorités s'organisent, si elles veulent une répartition équitable de la consommation, de bonnes places, ou le pouvoir formel de gouverner des outils ingouvernables. Aussi longtemps qu'une minorité agit en vue d'obtenir son dû dans une société de croissance, elle n'obtiendra, pour la plupart de ses membres, qu'un sentiment toujours plus aigu d'insatisfaction ». p. 106-107

« Les sociétés industrielles sont viables précisément parce que les femmes sont là pour réaliser les tâches quotidiennes qui se dérobent à l'industrialisation. [...] La croissance s'arrêterait si les femmes et les autres minorités éloignées du pouvoir exigeaient un travail également créatif pour chacun, au lieu de réclamer l'égalité des droits sur le méga-outillage manipulé jusqu'à maintenant par l'homme seul ». p. 108

L'usure (l'obsolescence)

« L'innovation périodique nourrit la croyance qui l'a engendrée, l'illusion que ce qui est nouveau est mieux. Cette croyance est devenue partie intégrante de la mentalité moderne. [...] Si ce qui est nouveau est mieux, ce qui est vieux n'est pas si bon ; le lot de l'humanité, dans son écrasante majorité, est alors bien mauvais. Le nouveau modèle produit une nouvelle pauvreté. Le consommateur, l'usager, ressent durement la distance entre ce qu'il a et ce qu'il serait mieux d'avoir ». p. 111

« Une société engagée dans la course au mieux-être ressent comme une menace l'idée même d'une quelconque limitation du progrès. Alors l'individu qui ne change pas d'objets connaît la rancœur de l'échec et celui qui en change découvre le vertige du manque. Ce qu'il a l'écoeure, ce qu'il veut avoir le rend malade. Le changement accéléré produit sur lui les mêmes effets que l'accoutumance à une drogue : on essaye, on recommence, on est accroché, on est malade, on manque ». p. 112

L'insatisfaction

« La surabondance de biens mène à la rareté du temps. [...] Lorsque le futur devient le présent, nous avons sans cesse le sentiment de manquer de temps, simplement parce que nous avons prévu des journées de trente heures. Comme s'il ne suffisait pas que le temps coûte plus ou moins cher et, d'une façon générale, de plus en plus cher dans une société d'abondance, le sur-emploi du futur engendre un stress dévastateur ». p.119

« Les plus gros véhicules ne doivent jamais être vides, les plus rapides doivent bouger sans cesse. Les capsules individuelles deviennent ruineuses. Les transports publics ne desservent plus que les grands axes. Il faut que ça tourne, toujours plus vite. Lorsque sa vitesse augmente, le véhicule devient le tyran de l'existence quotidienne. On prévoit tant de temps, il en faut deux fois plus. On s'engage des mois, voire des années à l'avance. Certains de ces engagements, pris à grands frais ne peuvent être tenus. On est habité par le sentiment de l'échec. On vit sous tension. L'homme n'est pas programmable à volonté ». p. 120

4- Les trois obstacles à l'inversion politique

La démythologisation de la science

« Leur confiance dans la toute-puissance de la science incite les gouvernements et leurs administrés à se bercer de l'illusion d'éliminer les conflits suscités par une évidente raréfaction de l'eau, de l'air ou de l'énergie, à croire aveuglément aux oracles des experts qui promettent des miracles multiplicateurs. Nourrie du mythe de la science, la société abandonne même aux experts le soin de fixer des limites à la croissance. Or, une telle délégation de pouvoir détruit le fonctionnement politique ; à la parole comme mesure de toutes choses, elle substitue l'obéissance à un mythe [...] ». p.127

La redécouverte du langage

« Les systèmes politiques font assaut d'ingéniosité et d'agilité sémantique pour baptiser de noms opposés cette même structure industrielle partout en expansion, sans comprendre, pourtant, qu'elle échappe à leur contrôle. Tout au contraire, l'antagonisme entre pays pauvres et pays riches, entre nations soumises à une planification centrale et nations où règne la loi du marché, est le masque nécessaire pour que ce monopole paraisse bénéfique ». p. 130

Le recouvrement du Droit

« J'ai envie d'aller quelque part » se transforme en « je veux un moyen de transport ». A l'insistance sur le droit d'agir, on substitue l'insistance sur le droit d'avoir. [...] Mais si chacun se sert du langage pour revendiquer son droit à l'action sociale plutôt qu'à la consommation, le langage deviendra le moyen de rendre sa transparence à la relation de l'homme avec l'outil ». p.132-133

« Si nous ne nous mettons pas d'accord sur une procédure efficace, durable et conviviale, afin de contrôler les outils sociaux, l'inversion de la structure institutionnelle existante ne pourra être ni amorcée ni surtout maintenue. Il se trouvera toujours des cadres supérieurs pour vouloir augmenter la productivité de l'institution, et des tribuns pour promettre la lune aux foules avides ». p. 135

5- L'inversion politique

« Dans une société riche, chacun est plus ou moins consommateur-usager ; de quelque manière, chacun joue son rôle dans la destruction du milieu. Le mythe transforme cette multiplicité de déprédateurs en une majorité politique :[...] la majorité silencieuse, gardiens invisibles et invincibles des intérêts investis dans la croissance, qui paralyse toute action politique réelle. [...] Chacun a sa raison pour désirer la croissance industrielle et sa raison pour en sentir la menace. Pour le moment, un vote contre la croissance tout court serait aussi vide de sens qu'un vote en faveur du PNB ». p.146-147

« Je crois que la croissance s'arrêtera d'elle-même. La paralysie synergétique des systèmes nourriciers provoquera l'effondrement général du mode industriel de production. Les administrations croient stabiliser et harmoniser la croissance en affinant les mécanismes et les systèmes de contrôle, mais elles ne font que précipiter la méga-machine institutionnelle vers son second seuil de mutation. En un temps très court, la population perdra confiance non seulement dans les institutions dominantes, mais aussi dans les gestionnaires de la crise ». p. 147-148

« Il faudrait être géomancien pour prédire quelle série d'événements jouera le rôle de l'effondrement de Wall street et déclenchera la crise imminente. Mais il n'est guère besoin d'avoir du génie pour prévoir que ce sera la première crise mondiale mettant en question le système industriel lui-même et non plus localisé au sein de ce système. Bientôt un événement se produira qui aura pour effet de geler la croissance de l'outillage. Le moment venu, le bruit de l'effondrement obnubilera les esprits et empêchera d'en entendre le sens ». p.150

« Cette crise oblige l'homme à choisir entre les outils conviviaux et l'écrasement par la méga-machine, entre la croissance indéfinie et l'acceptation des bornes multidimensionnelles. La seule réponse possible consiste à reconnaître sa profondeur et à accepter le seul principe de solution qui s'offre : établir, par accord politique, une autolimitation ». p.153